

ESQUISSES BLIDEENNES

LES AISSAOUAS

Sidi-Aïssa était un marabout fameux. Originaire de Meknès, il vivait, dit la légende, il y a plusieurs centaines d'années. Pour reconnaître les vertus qui le distinguèrent dès son enfance, Dieu lui permit de faire une grande quantité de prodiges. S'il avait faim, des repas somptueux surgissaient du sol à sa voix ; s'il avait soif, l'eau jaillissait du roc qu'avait happé son bâton. Aussi, les disciples affluèrent-ils bientôt vers lui de tous côtés. Aïssa récompensa leur zèle en obtenant de Dieu qu'ils fussent invulnérables. Et, depuis cette époque, les Kouans ayant pris la rose de Sidi-Aïssa — ceux qui suivent sa doctrine -- défient les piqûres, les morsures, les brûlures, toutes les blessures, en un mot, auxquelles est exposé le *vulgum pecus* des fidèles.

Cette légende explique suffisamment les tortures que les Aïssaouas s'infligent. Les Kouans du célèbre marabout veulent ainsi témoigner de la puissance de Sidi-Aïssa, dont une faible part s'étend jusqu'à eux et, après avoir frappé d'admiration les coreligionnaires naïfs, obtenir d'eux d'abondantes aumônes. Car si, autrefois, le fanatisme seul les poussait à endurer des douloureuses épreuves, ce n'est aujourd'hui, que par pur intérêt qu'ils se donnent en spectacle. Leur prestige, d'ailleurs, est singulièrement amoindri et ils deviennent de plus en plus rares, dans la province d'Alger où on est assez porté à leur appliquer le mot de « carotteurs » dont Tartarin caractérisait le peuple arabe tout entier.

Les hiverneurs ne doivent donc pas négliger d'aller voir ces étranges sectaires. Le spectacle qu'ils auront alors sous les yeux sera bien propre à frapper vivement leur imagination, et à leur laisser un souvenir ineffaçable. Plus tard, bien longtemps après avoir assisté à ces sauvages exhibitions, ils n'auront qu'à fermer les yeux pour revoir les Kouans en délire, avalant un horrible repas de scorpions, de verres, d'épines de cactus, tandis que de leurs joues traversées de longues épingles, dégouttent des filets de sang vermeil.

Ce sont là des scènes qui paraissent quelque peu démoniaques au Rumi non familiarisé encore aux mœurs des indigènes. On dirait un sabbat furieux ; les flûtes de roseaux, les darboukas, les thobbal, les

cymbales font rage et rythment une danse furieuse, frénétique, au milieu d'une épaisse fumée d'encens qui s'échappe en tourbillon, des réchauds.

La musique, d'abord, est très lente : les darboukas vibrent sourdement, accompagnent une mélodie lugubre que chantent les musiciens accroupis en un vaste cercle. Puis le rythme s'accélère, se précipite ; le bruit des tjobbals va redoublant les voix se éclatantes. Bientôt les musiciens perdent leur impassibilité. Le tintamarre qu'ils produisent, peu à peu les grise, les exaspère : ils s'agenouillent pour frapper plus fort et plus à l'aise sur leurs instruments. Enfin, quand le bruit est arrivé à son paroxysme, un à un ils se lèvent, s'élançant d'un bond dans le cercle et se mettent à sauter furieusement, à secouer la tête avec violence, en poussant des cris abominables.

Une tempête de clameurs, de bruit, se déchaîne alors sur l'assistance ; dans les réchauds, l'encens est jeté par poignées ; une fumée dense, âcre, flotte, voilant la clarté des lumières, enivrant jusqu'au vertige les disciples de Sidi-Aïssa qui râlent en demandant de subir les épreuves. Le makkadem leur passe des pelles rougies au feu ; ils les appliquent sur leur front, sur leur langue, sur leurs pieds dont l'épiderme grésille. Ils se percent les bras, les joues, la langue, avec de longues aiguilles de fer ; ils se taillent la poitrine, les jambes, à coups de poignard, tandis qu'une étrange expression de volupté apparaît sur leur figure bariolée d'estafilades sanguinolentes.

Et toujours ces énergumènes poursuivent leur danse frénétique. Ils tournent, tournent sans relâche, trépignent, se courbent, se redressent, au milieu du tumulte qui grandit encore : ils sont horribles, terrifiants ; bientôt ils vont inspirer le dégoût.

On leur apporte des aliments : ils s'empiffrent. Des raquettes de cactus, de la viande crue, des charbons ardents leur sont offerts tour à tour : ils les dévorent avec avidité, les croquent gourmandement. Ensuite ce sont des araignées, les serpents, des scorpions qu'ils avalent, on ne sait trop comment, car les yeux se refusent à suivre un aussi répugnant spectacle.

Leur pâture absorbée, ils tournent encore saouls du bruit, grisés par la souffrance, rendus tous furieux par le parfum de l'encens à la vue du sang. Une force inconnue les anime, les soutient, les emporte, exaspère le tourbillon où ils semblent se complaire ; puis tout à coup

ils s'arrêtent ; un dernier sursaut, comme une hésitation brève ; leur délire est fini, ils chancellent et s'abattent lourdement sur le sol. Et tandis qu'on emporte les malheureux pour panser leurs blessures et leur donner des soins, le bourdonnement des thobbals s'assourdit, les darboukas s'apaisent ; l'hululement des flûtes de roseau s'affaiblit peu à peu, devient indistinct, finit par mourir... Des réchauds, monte une vapeur légère d'encens. Le silence succède au tumulte... Tout se tait.

J. de Montaignin.

Le Tell du 30/01/1897